

JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche.

Il est distribué en ville dans la soirée qui précède sa date.

Abonnement : Pour Roubaix, 25 francs par an.
12 francs six mois.
7 50 francs trois mois.

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant, bureau du Journal, Grande rue, 56.

On rend compte des ouvrages dont l'auteur pose deux exemplaires.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez MM. LAFFITTE, BULLIER et C^o, 20, rue de la Banque.

Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la publication des annonces de MM. HAVAS, LAFFITTE, BULLIER et C^o, pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

ROUBAIX
8 mars 1862.

On nous annonce que le projet de Code rural, qui embrasse dans ses trois grandes divisions le régime du sol, celui des eaux et la police rurale, n'est pas près d'être soumis aux délibérations du Corps législatif.

Il résulte des déclarations fournies par M. Baroche dans une des dernières séances du Sénat que le conseil d'Etat est à peine parvenu au terme de l'examen de la première partie de ce Code, le régime du sol ; que le second livre, le régime des eaux, est en ce moment soumis à une commission chargée d'élaborer un projet ; que le troisième livre enfin, celui qui concerne la police rurale, est moins avancé que les deux premiers.

Le Corps législatif a reçu communication d'un amendement présenté sur le projet d'adresse, par MM. Jules Brame, Koib-Bernard, Pouyer-Quertier, de Wendel, Randoing, Quesné, Le Clerc d'Osmonville, et le marquis de Blasseville.

Il est ainsi conçu :

« § II. Votre Majesté connaît les grandes souffrances qui désolent nos principales villes manufacturières. Elle cherche par les dons les plus généreux à les soulager.

« Mais des esprits sérieux attribuant cette fâcheuse situation, pour la plus grande part, à la mise à exécution des traités de commerce anglo-français et franco-belge, la Chambre appelle respectueusement l'attention et la sollicitude de l'Empereur sur cette grave question. Elle prie Votre Majesté d'ordonner une enquête sur les résultats réels de ces traités, afin de faire cesser les incertitudes et les appréhensions de nos populations laborieuses, si elles ne sont pas fondées. »

On s'attend à voir paraître cette semaine le programme du nouveau ministère italien que l'on croit être celui-ci : Chercher à concilier les partis, maintenir une politique ferme et capable de résister aux entraînements des sociétés secrètes, ne chercher la solution de la question ro-

maine que par des voies pacifiques et d'accord avec la France, et prendre l'initiative de toutes les combinaisons européennes propres à amener la solution diplomatique des difficultés concernant la Vénétie.

En présence de la réaction qui se réveille à Naples et de difficultés sérieuses que l'on prévoit dans l'avenir il est douteux que le programme ministériel reçoive sa complète exécution.

L'Autriche se renforce chaque jour sur le Pô. Il serait question d'établir prochainement un camp retranché à Polesina, et l'on consacrerait à ces travaux la somme de dix millions de francs environ. Les ordres les plus sévères ont été donnés par le maréchal Benedek pour que la surveillance la plus active soit exercée sur les frontières.

Le *Publiciste* de Berlin affirme que, depuis quelque temps, on prend dans cette capitale des mesures militaires extraordinaires.

Le cabinet de Lisbonne ne paraît guère plus solide que le jour de sa formation. Il peut compter sur quelques voix de majorité, à la Chambre des députés ; mais il a contre lui la Chambre des pairs. On ne serait pas surpris, dit le *Times*, que le marquis de Saldanha fût appelé à composer un nouveau ministère.

La question des sœurs de charité revient à l'ordre du jour ; on se flatte cette fois de la résoudre définitivement. On continue de convertir en rentes sur l'Etat les biens des couvents.

On lit dans le *Précurseur* d'Athènes du 27 février :

« La situation n'a pas changé depuis le dernier courrier. Les insurgés ont élevé, pour couvrir les abords de la ville de Nauplie, une ligne de retranchements d'une demi-lieue de développement. Vingt-deux personnes ont été préventivement arrêtées à Athènes. L'ordre est rétabli dans le Péloponèse ; il ne paraît pas avoir été troublé dans la Grèce continentale. »

C'est, du reste, sous toutes réserves que nous reproduisons ces nouvelles. Le *Pré-*

curseur avouant lui-même qu'il n'est instruit de ce qui se passe à Luplie que « par des oui-dire ou par des correspondances particulières sans caractère authentique. »

Les journaux de New-York montrent indignés de l'intervention de l'Europe au Mexique. L'un d'eux, le *World* va jusqu'à dire :

« Quand l'insurrection du Sud sera écrasée, rien ne cimentera mieux la réconciliation du Nord et du Sud que l'union de leurs armes pour repousser l'influence européenne. »

J. REDUX.

L'Empereur a reçu avant-hier à une heure la députation du Sénat, chargée de présenter l'adresse.

Voici les paroles de Sa Majesté, telles qu'elles ont été recueillies :

« Monsieur le président,

« Je suis heureux de l'unanimité avec laquelle le Sénat vient de voter l'adresse que vous me présentez.

« C'est une preuve nouvelle de, dans les Chambres comme dans le pays, les majorités se rangent toujours du côté de la sagesse, excluent les opinions extrêmes.

« Après les vivacités des débats, j'ai vu avec plaisir le langage mesuré de l'adresse réunir presque tous les suffrages, confirmant ainsi cette maxime de Bossuet : *La modération appuyée sur le vrai est la plus ferme appui des choses humaines.*

« Recevez donc mes remerciements sincères, car rien n'est plus favorable à la marche calme, régulière de gouvernements que la bonne entente des grands pouvoirs de l'Etat. »

Moniteur du 7 mars.

PARTIE NON OFFICIELLE.

A l'occasion du projet de loi qui vient d'être soumis à l'examen du conseil d'Etat, le *Moniteur* annonçait hier qu'une rente annuelle dont le chiffre n'était point déterminé, serait inscrite au Grand-Livre de la dette publique. Si ce chiffre n'a point été indiqué, c'est qu'il devra être fixé ultérieurement de concert avec le Corps législatif.

Une correspondance de Berlin enregist-

tre un bruit qui commence à se répandre dans le monde politique, et d'après lequel la capitale de la Prusse verrait venir dans ses murs, au printemps prochain, l'empereur Napoléon III et l'empereur de Russie. Une entrevue aurait lieu entre ces deux souverains et le roi Guillaume I^{er}.

Il ne nous est pas permis de contrôler encore l'exactitude de ce bruit. Mais il n'y aurait rien que de très naturel à voir l'empereur des Français rendre à Postdam, dans quelques mois, la visite qui lui fut faite à Compiègne. Quant à la coïncidence de l'arrivée de l'empereur de Russie avec le séjour de Napoléon III, nous nous contenterons de l'enregistrer sur la foi des nouvelles de Berlin.

Tandis que Victor-Emmanuel est à Milan, l'empereur d'Autriche est attendu à Verone. Ce voyage aura lieu dans la seconde quinzaine du mois de mars.

L'empereur doit inspecter les grands travaux qu'on exécute en ce moment à Verone. Ces travaux ont pour but la construction d'une série d'ouvrages avancés, destinés à couvrir les abords de la place. Ils ont une importance telle, qu'indépendamment des soldats du génie qui y sont employés, on a engagé 1,200 travailleurs civils, dont le nombre va, dit-on, être porté à 1,500.

Prusse.

On écrit de Berlin, 5 mars, à l'Agence Havas :

« Le bruit relatif à des mesures extraordinaires qu'aurait prises le gouvernement paraissent se confirmer. En tout cas, ils produisent une vive agitation, car on n'en comprend pas la raison ni le but. Il n'y a pas d'insurrection ni de révolution à craindre en Prusse. Si le parti féodal traitait aux affaires, si la Chambre était dissoute, c'est sur le terrain électoral que la population porterait la lutte, l'opinion publique étant assurée de son triomphe par des moyens pacifiques. On ne voit donc pas à quoi servent les munitions qu'on accumule dans les casernes. »

Allemagne.

On écrit de Francfort, le 3 mars, au *Constitutionnel* :

« Le nouveau Code de commerce allemand, qui est entré en vigueur depuis avant-hier dans toute l'Allemagne, est un premier pas vers l'unité allemande. C'est surtout la création de tribunaux de commerce, institution inconnue jusqu'ici dans

plusieurs parties de l'Allemagne, qui doit être regardée comme un grand bienfait pour les intérêts matériels. On se félicite difficilement une idée, à l'étranger, de la procédure lente et coûteuse de la juridiction allemande dans les contestations commerciales les plus insignifiantes. D'ordinaire ces questions ne ressortiraient plus, dans aucun Etat allemand, aux tribunaux ordinaires.

« En ce moment, l'interruption momentanée des relations commerciales avec les Etats-Unis et avec le Mexique fait un grand tort à l'industrie allemande, qui a trouvé dans ces deux pays un vaste débouché pour ses produits. L'impossibilité de recouvrer actuellement des créances dans le Mexique est la seule cause de deux faillites importantes, qui viennent d'avoir lieu à Hambourg, et dont le passif s'élève à 2,200,000 marcs de banque (plus de 10 millions de francs).

« On s'attend aussi à un mouvement d'affaires très restreint pour notre grande foire de printemps, la plus importante après celle de Leipsick et qui va être ouverte prochainement. »

Grèce.

Une correspondance d'Athènes prétend que les Grecs insurgés ne sont nullement bloqués à Nauplie : ils occuperaient, au contraire, les environs de la forteresse avec 6,000 volontaires et 2,500 soldats réguliers et recevraient des vivres et de la poudre par Syra. Le gouvernement dirigeait les troupes pour concentrer ses forces contre les rebelles.

On craint de l'agitation en Epire et en Thessalie par suite du rappel des troupes de ces provinces.

On écrit d'Athènes, 28 février :

« Nauplie tient parfaitement, elle se défend jusqu'à ce jour avec des avantages réels.

« Les insurgés ont établi des redoutes à trois kilomètres de la place, et on croit qu'on peut les enlever, il y aura beaucoup de sang répandu.

« Déjà les troupes royales ont été repoussées avec des pertes sensibles.

« La nation voit avec indignation croissante que le roi veut avoir raison à tout prix de cette garnison qui a trahi son serment.

« Le sentiment général du pays est favorable aux insurgés, quoi qu'en disent les lettres que le gouvernement fait faire à chaque départ de bateau pour le continent. »

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX
DU 9 MARS 1862.

— N° 11. —

ALICE.

CHAPITRE IX. (Suite).

Impossible de décrire l'effet produit par ces paroles. Laure et Rose Ménéral les accompagnèrent d'un ricanement plein de mépris ; Louise et Adèle, d'un cri de douleur et d'indignation. La plupart des autres dames, touchées de l'horrible souffrance qui contractait le beau visage d'Alice, lancèrent à M^{me} d'Avigny un coup d'œil de reproche.

Quant à la vicomtesse, elle rougit d'abord de l'affront fait à son amie ; puis la colère la rendit presque aussi pâle qu'Alice. Elle l'entoura de son bras comme pour la soutenir et la protéger, et dit fièrement à M^{me} d'Avigny :

« Je ne souffrirai pas que personne outrage celle que j'aime comme une sœur et qui mérite l'estime de tous les honnêtes gens. »

« Ai-je outragé mademoiselle ? répliqua M^{me} d'Avigny avec un rire amer. Si le nom de père est une insulte pour la fille,

il n'y a pas de ma faute, me semble-t-il ! » A ces mots cruels, Alice poussa un cri étouffé et se couvrit le visage de ses deux mains. Eugénie fit un pas vers M^{me} d'Avigny ; l'éclair jaillait de ses yeux, mais l'indignation la rendait muette. Alors M^{me} de Milna s'approcha d'elle et lui dit, d'un ton qui ne laissait pas de doute sur sa sincérité :

« Je regrette vivement, ma chère vicomtesse, que pareille scène ait lieu dans mon salon ; veuillez croire que je ne l'avais nullement autorisée et que je la désapprouve de tout mon cœur. »

M^{me} d'Avigny se mordit les lèvres ; Eugénie s'inclina en silence pour remercier la baronne, puis entraîna doucement Alice, qui, depuis quelques instants, était là, immobile comme une statue de marbre, les yeux secs et les lèvres agitées d'un tremblement convulsif.

« Viens, pauvre petite sœur ! » lui dit-elle avec tendresse.

Et elles traversèrent le salon, Alice les regards baissés, le front rouge de honte, Eugénie la tête haute, l'air fier et assuré.

Elles allaient sortir, quand Louise de Milna, rapide comme la pensée, s'élança auprès d'Alice, lui passa un bras autour du cou et lui déposa sur la joue un baiser tendre et respectueux. En une seconde, sa sœur l'eut rejointe, et toutes deux, après avoir embrassé en pleurant leur jeune maîtresse, passèrent avec elle et M^{me} d'Orange dans un cabinet voisin, où elles se laissèrent aller à s'envelopper de leurs légers châles. Pas un mot ne fut échangé, mais ces nobles jeunes filles se parlaient du regard : ceux d'Adèle et de Louise imploraient d'Alice le pardon de l'outrage qu'elle venait de subir, et, elle, elle se re-

merciait de répandre un baume sur sa blessure.

Une fois en voiture, elle éclata en sanglots. Spère que cette explosion de sa douleur la soulagerait, Eugénie la laissa pleurer et pleura même avec elle. Alice murmura de temps à autre des mots entrecoupés. Le nom de son père surtout revenait à chaque instant sur ses lèvres. On sentait qu'elle souffrait principalement à cause de lui ; qu'elle s'oubliait elle-même pour plaindre l'auteur de ses maux ; qu'elle était plus cruellement blessée dans son amour filial que dans sa fierté personnelle.

« Ma mère, ma pauvre mère ! s'écria-t-elle tout à coup. Eugénie, il faut qu'elle ignore... reconduis-moi d'abord chez toi. »

« J'en ai donné l'ordre au cocher, ma chère Alice : je savais bien que tu aurais besoin de te remettre un peu avant de rentrer. »

« Oh ! oui, car je veux cacher cette humiliation à ma mère ; elle n'a que trop de chagrins déjà. »

Bientôt on descendit à l'hôtel d'Orange. Le vicomte était seul dans son cabinet, Eugénie ordonna de ne point le déranger, et emmena son amie dans leur retraite favorite, auprès du berceau de Georges. La vue de ce petit ange, les douces caresses de la jeune femme, et surtout la ferme résolution d'Alice d'épargner une nouvelle douleur à sa mère, parvinrent enfin à lui rendre un peu de calme. En quittant Eugénie, elle était tranquille et résignée.

Elle trouva M^{me} Norbert encore debout et respirant à la fenêtre l'air tiède de cette splendide nuit de mai. La chambre n'était éclairée que par une veilleuse, et pourtant l'excellente mère remarqua tout de

suite l'altération des traits de sa fille. « Qu'as-tu, Alice ? lui demanda-t-elle avec inquiétude. On dirait que tu souffres ! »

« Ce n'est rien, mère : un peu de fatigue ; après une bonne nuit, il n'y paraîtra plus. »

« Tu travailles trop, ma pauvre enfant. »

« Dis plutôt que je m'amuse trop. Sans cette soirée... »

« Et sans tes émotions d'hier, n'est-ce pas ? »

« Oui, tu as raison. »

« Dieu, comme ta voix tremble et comme ta main brûle ! Viens vite te mettre au lit, et demain repose-toi. J'enverrai Jeanne prévenir tes élèves. »

Alice se laissa déshabiller sans résistance ; mais quand sa mère lui souleva le bonsoir, elle trouva encore assez de force pour l'embrasser en souriant et la rassurer sur son état. Ne pouvant fermer l'œil, elle se leva au bout d'une demi-heure, ouvrit tout doucement sa fenêtre et contempla le ciel étoilé. Quel calme dans la nature ! quelle agitation, quel trouble dans son âme ! Elle se jeta à genoux, et demanda avec ferveur à Dieu, qui lui envoyait de si rudes épreuves, le courage de les supporter sans se plaindre. Puis elle se recoucha et s'endormit enfin, épuisée par la fatigue et par les larmes.

Vers six heures, M^{me} Norbert, éveillée par l'inquiétude, pénétra sans bruit dans la chambre de sa fille. Elle la trouva dormant d'un sommeil agité, les yeux brillants de fièvre et proferant des paroles inintelligibles.

CHAPITRE X

Il était environ dix heures du matin. Eugénie, triste et pensive, s'habillait pour aller voir Alice, quand on vint l'avertir que le marquis de Rochebrune l'attendait au salon.

« Le vicomte n'est-il pas ici, Juliette ? demanda-t-elle. »

« Pardon, madame ; mais c'est à madame la vicomtesse que monsieur le marquis désire parler. »

« J'y vais à l'instant. »

« Lui, à pareille heure ! se disait Eugénie en achevant sa toilette à la hâte. Que peut-il me vouloir ?... Il s'agit probablement d'Alice ; le comte aura déclaré son amour à son père, et le marquis vient me demander des renseignements sur mon amie... Mais non, ce ne peut être cela, car Edmond devait l'instruire de hier de tout ce qui la concerne... Mon Dieu, pourquoi qu'une nouvelle douleur ne la menace point ! »

Elle porta la main à son cœur, qui battait avec force, et descendit lentement pour prendre le temps de se remettre.

Quand elle parut devant le marquis, le sourire aux lèvres, il la salua avec une gravité pleine de tristesse qui redoubla encore ses sombres pressentiments.

« Pardonnez-moi, madame, lui dit-il après un instant de silence, de vous déranger de si bonne heure. Vous allez sortir, n'est-ce pas ? »

« Un ami me demande jamais, répondit-elle cordialement ; et quant à ma sœur, je la retarderai bien un peu. J'allais voir Alice. »